

# L'ESPERANCE

"UN PEUPLE DOIT SURTOUT REGARDER LE CIEL."

FEUILLETON DE L'ESPERANCE.  
9 NOVEMBRE 1872.—No. 7.

## LE DEMON DES FERVAQUES.

(Suite.)

Pour le coup, l'ancien soldat ne savait plus que penser ni que dire.

En prêtant l'oreille à tout ce que venait de lui révéler Saint-Esteben, il croyait être redescendu à cet âge enfantin où les récits de nourrice charment les longues veillées d'hiver. D'un autre côté, son imagination, profondément remuée, lui soufflait d'étranges paroles, telles que celles-ci :

—Est-ce que cette jeune fille n'aurait pas été maudite, avant même de naître, par suite de quelque grande faute des siens ?

Abel avait bien vite eu honte de s'être arrêté, même une seconde, à écouter une aussi odieuse accusation. La théorie du péché originel appliquée de nouveau à l'innocent, lui faisait horreur, et il n'osait plus s'y arrêter, même un moment. Mais que conclure de ce qu'il venait d'apprendre ? A quoi attribuer le retour de ce spectre si cruellement assidu ?

—Un pédant, ajoutait le docteur, voulant expliquer l' inexplicable, remonterait pour sûr à l'esprit de Socrate et au génie du second des Brutus. N'allons pas si loin pour prouver que ces choses-là ont une histoire en règle. Est-ce que vous ne vous rappelez pas ce petit vieillard mystérieux qui, à trois reprises diverses, est venu faire une visite à Ninon de Lençois pour lui annoncer les trois plus grands épisodes de sa vie ? J'ai lu, comme tout le monde, les *Mémoires de Mlle Clairon*, et j'y ai vu le fameux chapitre d'un soufflet appliqué sur des joues vivantes par la main d'un Revenant. Est-ce dans cet ordre de faits qu'il faut placer le cas de ma cliente ? Mais Mlle de Fervaques a vingt ans et n'a point de passé. Chez elle, on ne trouverait rien qui pût la rattacher au monde des défunts.

—L'affaire de l'aigle est-elle pour donner raison, reprit vivement des Tillères.

—Mais une Clélie ou une Porcia serait bien vite entamée par l'assassinat d'un spectacle si peu explicable. J'ai donc d'abord songé à aguerir la belle enfant contre l'apparition. Je voudrais la mettre à même de recevoir la visite de son double sans qu'elle pût éprouver autre chose qu'une légère surprise. Au fond, cette silhouette incompréhensible est d'une innocuité absolue. Jamais le double n'a proféré une menace ni même prononcé un mot. Qu'importe qu'il se présente plus ou moins souvent, si l'on arrive à ne plus redouter son apparition ? Et puis, en toute chose, mais surtout en médecine, le grand art est de gagner du temps. Et, à ce propos, apprenez encore une particularité. Il est démontré que le double ne se montre pas quand Mlle de Fervaques n'était encore qu'un enfant ; il ne s'est fait voir que du jour où elle est devenue une jeune fille. Qui sait si cet indéfinissable phénomène ne cessera pas tout à fait lorsque la jeune personne sera mariée ?

—Mais, docteur, vous m'avez déjà fait entendre qu'il y avait des raisons pour que Mlle de Fervaques ne se mariât pas ?

—Ces raisons, vous les connaissez maintenant, Abel. Il n'en existe pas d'autres que celles que je viens de vous dire. On m'a aussi renseigné là-dessus ; on m'a dit qu'en Bourdonnais et en Berri, où sont situés les domaines de sa famille, Mlle de Fervaques avait été l'objet de fréquentes poursuites de la part de... Mlle de Fervaques est la plus séduisante personne que j'ai jamais connue, docteur.

—C'était ce qu'on se disait dans les deux provinces ; mais au moment où l'on arrivait au chapitre des informations, les prétendants, effrayés, se retrairent un à un, sous le premier prétexte venu.

—Eh bien, docteur, c'étaient de grands sots, répondit Abel en allumant un cigare.

V.

En plein Bourdonnais, sur la route de Clermont-Ferrand, un peu au-delà des bois de Monadière, on aperçoit de loin deux tourelles en forme de poutrière et couvertes en ardoise. Au sommet de chacune d'elles, une girouette sculptée en fleur de lys fait voir au premier coup d'œil que c'est là une demeure aristocratique. A mesure qu'on avance, en effet, on découvre une construction du temps de la Renaissance, qui est connue dans le pays sous le nom de Château de Fervaques.

Ce château a été bâti sous les derniers des Valois par un vassal des sires de Bourbon ; c'était un capitaine de routiers, nommé Enguerrand de Fervaques. Il a été, bien entendu, le premier de sa race, le fondateur d'une petite dynastie. La chronique locale raconte ses prouesses, mais—en frémissant encore d'effroi après quatre siècles écoulés. Ce digne gentilhomme, formé au métier de soldat par les troubles de son temps, était quelque chose comme un Montcalm au petit pied. Fervant catholique, il ne cherchait pas à être tendre pour ceux de la Religion, qu'on appelait alors des huguenots, et il a fait perdre plus d'un paillard aux branches de ses hautes futailles.

On raconte encore quelques-uns de ses exploits dans plus d'un village de la Nièvre et de l'Allier. —Le diable avait pris la figure du comte Enguerrand de Fervaques pour descendre un moment sur la terre, disent les conteurs, au moment où ils vont commencer un récit du bon vieux temps.

Dans l'origine, Fervaques était un manoir féodal, tout entier de pierres d'Auvergne et de briques. On y venait d'un nid de vautour. On y menait déjà la belle vie que Fléchier a si bien décrite dans l'*Histoire des grands jours d'Auvergne*. Cependant le comte, qui d'abord n'était qu'un ours mal léché, se polit peu à peu au contact des galants seigneurs et des belles dames du temps. En faisant son métier d'homme de guerre, il avait eu occasion de s'arrêter un peu partout, en France ; c'est dire qu'il avait vu Chambord et Chenonceaux, et vingt autres résidences toujours retentissantes de fêle musique et de fêtes. Comme ces allures, imitées de l'ita lien, lui plurent, il rapporta de ses pérégrinations les dessins du Primaticcio, et, se sentant riche, il céda à la fantaisie de faire reconstruire le château suivant la mode nouvelle.

—Voilà qui est curieux, disaient les bonnes gens du pays ; depuis que le château a été embelli, notre loup est devenu aussi doux qu'un mouton.

Et rien n'était plus exact. Enguerrand de Fervaques se maria. Il choisit pour femme Bérandère d'Arfeuilles, qu'on nommait la Feuille de la Vierge, tant elle réunissait en elle de perfection. Cette union contribua à l'amollir encore. Le château devint un lieu de plaisir. Du matin au soir, on n'y entendait que chansons galantes et vives d'amour, chevauchées et parties de chasse.

—Non, sans doute, ce n'est plus le même homme, disait-on, autour du comte. Il n'oprouve plus ces accès de colère qui échaugenaient sa figure en celle du lion, mais comment se fait-il qu'il y ait par moments tant de souci sur son front ? On parle d'un souvenir qui les poursuit, d'une date que le bruit des fêtes ne peut parvenir à chasser de sa pensée. Est-il vrai que le comte a fêté quelquefois le faste nocturne et le jour ?

Un soir, à la suite d'une chasse dans la forêt de Trongays, Enguerrand, porté par son cheval à trois crans pas environ de ses piqueurs, se trouvait seul au milieu d'une clairière, quand un inconnu, couvert de haillons, mais sans armes, s'avança résolument vers lui.

—Me reconnais-tu ? lui dit-il, en se croisant les bras sur la poitrine.

Le comte devint pâle et muet. Il voulait élever son cheval pour s'écartier du lieu de cette scène. Impossible. Un regard étrange, animé d'une flamme terrible, clouait sa monture au lieu où elle était et le frappait lui-même d'immobilité.

—Te voilà bien étonné, Enguerrand ! reprit l'homme ; tu ne me croyais plus de ce monde. Et,

en effet, suis-je bien un être vivant ou un échappé de la tombe ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a quinze ans passés, quand nous fûmes ensemble la vie de soldat, tu m'as égaré pour ne pas me payer une dette de jeu. La chose se passait, la nuit, dans la forêt de Compiègne ; c'est dans une forêt, à la nuit tombante que tu me revois !

Fervaques cherchait à balbutier un mot de pardon. —Autrefois, tu me menaçais, reprit le nouveau venu ; à présent, tu me demandes grâce. Eh bien, c'est peine perdue. Partant je ne viens pas pour te châtier personnellement. Je me contente de venir t'annoncer ce qui t'arrivera, à toi et aux tiens.

(A continuer.)

Des cartes de visite sont imprimées sur commande au Bureau de l'Espérance.

## Les Noces d'Or de Mgr. l'Ev. de Montréal.

Chez les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes, dont on connaît l'esprit de foi et l'attachement inaltérable aux autorités ecclésiastiques, ont tenu à honneur de présenter, eux aussi, à Sa Grandeur Mgr. de Montréal, l'expression de leurs sentiments d'amour, de respect et de gratitude.

Dans la soirée de samedi dernier, un grand nombre d'entre eux, représentant leurs communautés de cette ville et celles du reste du diocèse, se sont rendus à la résidence de notre vénérable Evêque ; et, par l'organe de leur digne supérieur, —le Frère Hossé,— ils ont dit, en termes excellents et venant de cœurs profondément religieux, tout ce que la commémoration des Noces d'Or de Sa Grandeur éveillait en eux de chaudes sympathies, de vive allégresse et de confiance. Les Frères des Ecoles Chrétiennes, que nous sommes heureux d'entretenir, étaient accompagnés de l'offrande généreuse de cent piastres en or. Voici l'adresse : Sa Grandeur Mgr. Ignace Bourget, Evêque de Montréal.

Monseigneur,

A l'occasion de la célébration solennelle de votre cinquantième année de prêtrise, des adresses de félicitation vous arrivent de tous les points du vaste diocèse que vous gouvernez avec tant de sagesse, et rendent ainsi témoignage de la grande vénération, du profond respect et de l'amour filial que portent à Votre Grandeur tous ceux qui ont le bonheur de se compter au nombre de vos ouailles.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes sont heureux de proclamer ici, Monseigneur, que leurs sentiments sont à l'unisson de ceux exprimés dans ces adresses. Ils remercient la divine Providence de leur avoir ménagé le plaisir et la satisfaction de pouvoir célébrer, de concert avec vos ouailles, et avec toute la pompe possible, les Noces d'Or de votre Grandeur.

Cette fête, Monseigneur, répand la joie et l'allégresse dans tous les cœurs catholiques de la Province, parce que tous reconnaissent en votre Grandeur non seulement le vénérable Doyen de notre illustre et pieux Evêché, mais encore le saint Prélat, l'Evêque aux grandes inspirations, à l'âme ardente et généreuse, au cœur plein d'amour pour la Religion et la Patrie.

En effet, Monseigneur, que n'a pas fait votre Grandeur, mue par une charité tendre et active, pour soulager les misères de toutes sortes. Sous le souffle de cette vertu sublime, qui résume le Saint Evangile, et qui anime toutes vos actions, des Asiles se sont élevés comme par enchantement dans votre ville épiscopale, pour abriter, l'un, des personnes pieuses, désirant faire leur salut plus ardemment en fuyant le monde ; l'autre, les malades et les infirmes ; celui-ci, de jeunes enfants qui pleurent la perte de leurs parents chéris, celui-là, de pauvres infortunés, privés des plus riches dons de la nature ; l'ouïe et la parole.

Et qui ne connaît, Monseigneur, les services signalés que vous rendez à la cause de l'Education, soit en fondant de magnifiques Etablissements, dont vous confiez la direction à des hommes dignes, sous tous les rapports, de la confiance publique, soit en encourageant, par toutes sortes de moyens, ceux qui se dévouent à ce ministère, qui fait les sociétés grandes et prospères. Les Frères eux-mêmes ont été honorés d'un si haut encouragement, et ils profitent avec bonheur de cette circonstance solennelle pour vous en témoigner leur reconnaissance.

Est-ce là tout ? Non.

Pasteur vigilant et actif, Monseigneur, vous êtes sans cesse sur la brèche pour défendre contre l'ennemi le troupeau bien aimé que le divin Maître a rangé sous votre houlette pastorale.

Père tendre et compatissant, vous n'avez d'autre passion que le bonheur de vos enfants, et ne vivez que pour faire des heureux ou sécher des larmes.

Evêque, vous ne cessez, par vos discours et vos écrits, d'inspirer l'unction la plus suave, d'exhorter à la pratique du bien les fidèles confiés à votre garde.

Juge, vous opposez une juste fermeté au débordement des passions, tantôt en signalant un danger, en extirpant un abus, toujours en commandant l'effort, sous quelque forme qu'elle se présente.

Véritable apôtre, votre zèle ne s'arrête pas seulement aux limites de votre domaine spirituel, mais s'étend jusque sur les plages étrangères, où vous envoyez d'intrépides missionnaires porter le flambeau de la Foi, et d'héroïques vierges pour répandre le baume des consolations dans l'âme des affligés.

Or, Monseigneur, au récit de tant de vertus, à la pensée de si grandes œuvres accomplies par Votre Grandeur, pendant plus d'un demi-siècle de labeurs, au service des autels, quel cœur ne serait point touché et attendri ? et, dans les transports de la plus vive gratitude, comment ne s'écrierait-il pas :

Oh ! heureux le peuple qui possède un si grand Pontife ! Oui, il est heureux le peuple canadien de posséder ce vétéran du sanctuaire, la gloire de son clergé ; mais doublement heureux est le Diocèse qui a l'inestimable privilège de l'avoir pour premier Pasteur !

Ah ! puisse le Seigneur vous conserver encore de longues années, Monseigneur, pour continuer d'être auprès de votre troupeau sa Providence visible et son appui. Puisse-t-il aussi, ce doux Sauveur, récompenser votre zèle apostolique en fondant en même troupeau docile à vos charitables leçons, un que marchant dans les droits sentiers de la justice, il arrive enfin au séjour des élus, pour embellir sa brillante couronne qui vous est réservée de toute éternité.

Tels sont, Monseigneur, les vœux que forment aujourd'hui les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Puisse-vous les avoir pour agréables, ainsi que cette modeste offrande qu'ils vous prient d'accepter, en même temps qu'ils sollicitent la faveur de votre sainte bénédiction et vos autres grâces.

Dans l'après-midi leurs élèves, au nombre de 3,000 dont plusieurs représentaient les communautés de Longueuil, Chambly, St. Jean, Deschambault, Cote des Neiges, St. Henri, ont présenté à Sa Grandeur des adresses dont l'une en français et l'autre en anglais auxquelles Sa Grandeur répondit avec sa bienveillance paternelle ordinaire. Le corps de musique sous la direction de frère Martial fit entendre ses plus beaux accords.

La fête qui avait été organisée par le frère Flavien, directeur de la Communauté de Montréal, a eu un succès complet. —(Le Nouveau-Monde)

Des cartes de visite sont imprimées sur commande au Bureau de l'Espérance.

## CONDITION DE LA FEMME CHEZ LES DIFFERENTS PEUPLES DE LA TERRE.

La femme est l'être du monde le plus indéfinissable. Parcourez toutes les nations qui habitent le globe, vous n'en trouverez pas deux qui en aient les mêmes idées.

En Afrique, la femme est une esclave faite pour ramper sous un maître.

Dans les Indes, c'est une machine assez drôle, uniquement animée pour les plaisirs d'un magot.

En Turquie, c'est un joli bijou, facile à perdre, qu'il faut pour cette raison soigneusement tenir sous la clef, et dont au surplus on peut trafiquer.

En Espagne, la femme est une espèce d'ennemi dangereux, qu'il n'est pas mal d'enfermer parfois.

En Moscovie, une compagne malheureuse, qu'il est bon de battre de temps en temps.

En Pologne, une maîtresse qui commande.

En Angleterre, une égale soumise, qu'on estime et qu'on aime.

En France, la femme est une divinité qu'on adore.

Chez les Français, le premier coup d'œil d'une femme est un ordre, son sourire un récompense, sa volonté une loi.

Des cartes de visite sont imprimées sur commande au Bureau de l'Espérance.